

leurs prédécesseurs avaient trouvé la ruine. Ces exemples sont si fréquents qu'il n'y a pas un seul de nos lecteurs qui n'en connaisse quelques-uns. Le cultivateur économe ou dit alors que c'est un *homme de talent*, et de celui qui dédaigne les petits profits on dit qu'il *n'a pas de talent*. La valeur de ces deux expressions est parfaitement connue dans nos campagnes, aucun cultivateur ne l'ignore car ces expressions se trouvent dans toutes les bouches et dans toutes les conversations.

Pour nos cultivateurs, *l'homme de talent* en agriculture est celui qui économise sur tout, qui diminue autant que possible ses dépenses, qui achète le moins et vend le plus. L'homme sans talent, au contraire, n'a pas assez des revenus de sa terre pour vivre, il ne vend presque rien et fait de gros comptes chez les marchands. Le premier s'acquerra une douce aisance si Dieu lui laisse la force et la santé, le second est infailliblement voué à la ruine.

En un mot l'expérience a fait connaître au cultivateur que pour réussir en agriculture il faut avoir du talent ou, en d'autres termes, être économe. L'économie, voilà le plus grand moyen de succès. C'est à elle que le riche cultivateur d'aujourd'hui doit sa prospérité.

Malheureusement, il nous semble que cette belle qualité, si nécessaire surtout en agriculture, a été fort maltraitée de nos jours, même par nos meilleurs praticiens et que chez un grand nombre elle soit devenue synonyme de parcimonie, de mesquinerie. L'économie est une bien précieuse qualité; mais la parcimonie est un bien grand défaut, un ennemi juré de nos succès.

L'économie ne consiste pas précisément à faire le moins de dépenses possible, mais à les faire à propos et en vue d'un certain des avantages proportionnels à leur impotence. Une culture très-riche et très-libérale, peut en même temps être fort économe. Si l'opération qu'on a exécutée, l'a été avec aussi peu de dépenses que possible, on a certainement été fort économe quoiqu'on puisse y avoir dépensé beaucoup d'argent.

Dans toute entreprise, il est rigoureusement nécessaire que les résultats soient calculés avec sagacité, et que les dépenses soient en rapport avec le but que l'on veut atteindre; mais si, afin d'épargner une dépense on manque un succès certain, ce n'est plus de l'économie que l'on fait, c'est de la parcimonie, laquelle est tout aussi préjudiciable à nos intérêts que la prodigalité.

Néanmoins on rencontre un trop grand nombre de cultivateurs qui, sous prétexte d'économie, négligent des entreprises avantageuses et se privent ainsi des bénéfices qui en résulteraient; ces cultivateurs n'entendent certainement pas la signification du mot économie et se portent préjudice à eux-mêmes. Quelques exemples feront mieux comprendre cette dernière proposition: Tel cultivateur, dans le but d'économiser, laboure mal ses terres, les herso incomplètement, leur refuse les fossés et les rigoles convenables, les laisse baigner par l'eau, néglige de les purger des plantes nuisibles qui les infestent; tel autre, pour ménager ses fourrages, nourrit misérablement ses bestiaux, refuse à ses vaches des aliments nourrissants, ne leur donne que de la paille et même diminue autant que possible la ration de cette dernière substance, refuse de l'avoine à ses chevaux, n'offre que des fourrages variés à ses moutons, et des eaux de cuisine à ses porcs. Est-ce là de l'économie? Certainement non; ce n'est que de la parcimonie et de la parcimonie ruineuse.

Il est bien vrai qu'en agissant ainsi le premier obtient une grande diminution dans ses frais de main-d'œuvre et que le second dépense peu pour la nourriture de ses ani-

maux; mais la diminution dans les produits est encore plus notable. La terre mal ameublie, mal égouttée et mal sarclée n'a qu'une production très-faible qui paie à peine les frais de culture. Les bestiaux mal nourris, deviennent maigres, décharnés, un grand nombre meurt de besoins ou de maladies engendrées par la misère, et ceux qui résistent produisent à peine assez pour payer les pauvres soins qu'ils ont reçus. Les vaches ne donnent presque plus de lait, les chevaux sont faibles et ne font qu'un demi-travail, les moutons n'ont qu'une laine courte, de mauvaise qualité et les porcs sont lents à se développer.

Voilà en quelques mots le résultat de cette économie mal entendue, de cette parcimonie si fréquente même chez les cultivateurs reconnus comme des hommes de talent. Économie de sous et gaspillage de piastres.

De toutes les spéculations agricoles, celle qui prête le plus à une mauvaise interprétation de l'économie c'est l'entretien du bétail. Deux grandes fautes se commettent ici: certains cultivateurs, comme nous venons de le voir, soumettent leurs animaux au régime de la misère; d'autres, au contraire, sous prétexte de progrès, jettent leurs fourrages à la voirie, se livrent au plus incompréhensible gaspillage. Des deux côtés, on se montre ennemis jurés du juste-milieu et cependant c'est là que se trouve la vérité.

Le gaspillage n'est pas plus du progrès que la parcimonie n'est l'économie. Le cultivateur vraiment désireux de progresser doit savoir nourrir abondamment ses animaux, leur donner la ration la plus propre à augmenter économiquement la production sans cependant être prodigue.

Ces deux conditions peuvent facilement être remplies. Tout le monde admet que l'on ne nourrit les bestiaux que dans le but exprès d'en obtenir un certain produit tant en travail qu'en denrées commerciales. Mais ce produit est formé par la nourriture que l'animal absorbe, si l'alimentation est pauvre, la production est faible, si elle est abondante, la production augmente également, mais dans une proportion beaucoup plus forte. L'abondance ici, consiste à donner à l'animal la nourriture la plus capable d'accroître les produits qu'on en attend, mais sans dépasser les besoins de l'animal. La vache laitière déjà en bon état ne doit pas recevoir une nourriture aussi abondante pour engraisser, car toute cette partie des aliments, qui servirait à la production de la graisse, serait une véritable perte pour l'éleveur, à moins qu'il ne voulût livrer cette vache à la boucherie dans un avenir assez rapproché. Il en est de même pour le mouton et le bœuf de travail. En se tenant aussi dans la limite de la ration utile, l'animal reçoit une nourriture abondante, et en même temps on se prémunit contre toute prodigalité et tout gaspillage. Le cultivateur économe aussi bien que l'agriculteur progressiste ne peuvent entendre autrement l'économie et le progrès.

Si maintenant, pour une cause ou pour une autre, on ne pouvait demander aucun produit de ses animaux, comme cela a lieu très-souvent en hiver pour les vaches laitières et les bœufs de travail, l'alimentation pourra être diminuée dans une forte proportion. Mais cette diminution ne devra pas être telle que l'animal dépérisse, car la graisse représente une certaine quantité d'aliments au moyen desquels elle s'est formée; par conséquent tout amaigrissement constitue une perte et est une faute contre l'économie.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Pour la quatrième fois depuis que Rome a dû tomber